

## MAISON A VENDRE

Depuis quelques jours déjà, la pancarte « A vendre » ne figurait plus sur la façade de la petite maison en pierre aux volets blancs, située à l'entrée du village, après la ferme du père Bonnefoy. Dans l'unique café de la commune, les conversations allaient bon train :

— Tu les a vus tes nouveaux voisins ? s'enquérissait la grosse Jocelyne, la patronne du bar.

— Il paraît que ce sont des Lyonnais.

— Et que viennent-ils faire ici ?

— Je m'en moque, bougonna le vieux Bonnefoy, et je vais mettre une clôture autour de ma grange, je rentre toute ma paille là-dedans en été.

— Tu devrais d'abord la retaper ta grange, vieux grippe-sous, avant qu'elle ne te tombe dessus !

Le père Bonnefoy réparait son tracteur dans sa remise, le samedi où ils avaient débarqué, tôt le matin. Tout en travaillant, il les avait surveillés du coin de l'oeil. Ils étaient arrivés dans une Clio rouge. La voiture à peine garée, deux enfants couraient déjà autour de la maison tandis que les parents s'affairaient, ouvrant portes et fenêtres afin d'aérer la demeure restée trop longtemps fermée et de laisser pénétrer le soleil, généreux en cette journée de printemps. Une heure plus tard avait suivi un camion de déménagement. Depuis sa remise, le vieux Bonnefoy ne distinguait pas encore leurs visages. Ils avaient l'air jeunes, leurs cheveux paraissaient bruns.

Ils travaillèrent toute la journée et toute la journée du lendemain encore. Le dimanche soir, après avoir rangé le plus gros, les nouveaux sortirent se reposer sur leur terrasse. Le vieux Bonnefoy les épiait depuis la lucarne de sa cuisine, à l'abri du rideau. Il observa d'abord la femme : sa chevelure était brune, abondante, légèrement ondulée. Ses traits fins, presque adolescents encore, et ses grands yeux noirs rieurs donnaient à son visage un petit air d'insouciance. Son chemisier serré laissait deviner une poitrine opulente. Il examina ensuite le gars : grand, mince, les cheveux épais et bouclés, il avait un regard grave et profond. Il prit doucement sa femme contre lui. Elle posa sa tête dans le creux de son épaule. Ils ne disaient rien. Ils paraissaient apprécier cet instant, goûter enfin l'air pur, admirer les chaînes de

montagne et savourer un bonheur durement acquis. Puis ils décidèrent de rentrer. Le vieux Bonnefoy alla préparer son souper.

Veuf, la soixantaine passée, Bonnefoy constituait un gaillard encore robuste et dur à la tâche. Pourtant depuis l'arrivée des nouveaux, il avait l'estomac noué. Leur bâtisse, il en aurait bien fait un gîte rural pour assurer un revenu supplémentaire à sa fille. Mais il avait discuté le prix à l'agence, il avait tergiversé, les négociations s'étaient éternisées. Et la maison lui était passée sous le nez.

C'est un mardi, juste après les fêtes de Pâques, qu'on vit pour la première fois le nouveau à l'hôtel de ville, en compagnie de Monsieur le Maire. Yanis, c'est ainsi qu'il se prénommaît, était le nouveau secrétaire.

Avant lui s'étaient succédé nombre d'employés, mais aucun n'avait voulu rester dans ce coin perdu. Yanis, après une longue période de petits boulots, prenait le poste pour longtemps. C'est pourquoi, avec sa femme Inès, ils avaient acheté la maison. Lorsqu'ils en avaient parlé, avant de se décider, ils savaient que la campagne ce ne serait pas facile pour des citadins comme eux. Mais ils se sentaient prêts à franchir le pas. Depuis longtemps ils avaient repéré cette maison en rentrant d'excursion dans la montagne. Elle leur avait plu. La nature alentour était magnifique. Deux fois ils étaient venus la visiter, avant l'emprunt à la banque et avant de signer chez le notaire. Et puis la vie au grand air, ce serait bien pour les enfants.

Ce mardi-là, Inès emmena ses deux petits à l'école du village, deux beaux bambins, joufflus, aux grands yeux bruns, aux cheveux châtons et épais. L'aîné, Adam, avait huit ans. Il était un peu turbulent. Sa soeur, Sarah, âgée de six ans, ne manquait pas de répartie et constituait une bavarde sans pareille.

Tous les quatre formèrent l'attraction au village. Avec eux, la population de la petite commune commençait à changer de physionomie.

Yanis, consciencieux et efficace, était également un homme pragmatique. L'hôtel de ville, situé entre l'église et l'école, au pied de ruines médiévales, dominait le village depuis une butte. Le vieil édifice respirait l'humidité et le vieux bois et nécessitait une rénovation. Mais le plus urgent selon Yanis consistait à moderniser le fonctionnement de cette mairie rurale et surtout, à déployer le haut débit dans le village. Le maire, récemment élu, avait décidé de bousculer les habitudes et de faire évoluer sa commune. Et puis il avait en ligne de mire la présidence de la communauté de communes et, qui sait, un siège de député. Alors, il

donna carte blanche à son nouveau secrétaire et accéda à toutes ses requêtes. Yanis réorganisa les services, proposa l'achat de nouveaux ordinateurs, de nouvelles imprimantes ainsi que la réfection du hall d'entrée. Et sur ses instructions, on commanda des études pour apporter la fibre optique au cœur du village. Ce qui provoqua d'âpres discussions lors du vote en conseil municipal. Cette séance laissa des rancoeurs tenaces chez quelques-uns. Le vieux Bonnefoy, conseiller municipal depuis vingt-cinq ans, avait voté contre ces nouvelles dépenses.

Petit à petit, Yanis sut se faire accepter. Inès trouva rapidement un emploi : elle assurait le remplacement de l'assistante maternelle de l'école qui venait de prendre sa retraite. Le printemps passa. L'institutrice était ravie d'Adam et de Sarah. Vifs et éveillés, ils avaient vécu autre chose que les autres enfants du village, et puis deux élèves de plus dans une école rurale avec une classe unique, ce n'était pas négligeable.

Les premières chaleurs arrivèrent. Après leur journée de travail, certains avaient l'habitude de s'attabler à la terrasse, chez Jocelyne. Les plus jeunes et les célibataires restaient très tard assis devant leurs canettes de bière, à plaisanter, à se demander qui remporterait le match de foot du dimanche ou ce que cachait Inès sous sa robe.

Parfois dans les villages, il y a un innocent, un être à part, que Dieu a fait différent. Il vit de la charité des uns, chez les autres du travail qu'il peut accomplir. Il appartient à la communauté. Il en représente la bonne conscience. Un de ces êtres-là vivait au village, une force de la nature avec des mains de géant, qui ne parlait pas. Il s'appelait Etienne. Depuis son enfance, personne ne l'avait jamais entendu proférer la moindre parole. Il riait simplement. Souvent le vieux Bonnefoy profitait de lui sans vergogne pour des travaux de force qui nécessitaient peu de jugeote. De temps en temps, Etienne venait au café lui aussi et sirotait une bière tout en essuyant les railleries des autres clients.

Il se trouvait là, ce jour où, invité par le maire, Yanis vint s'asseoir pour la première fois à la terrasse. La grosse Jocelyne s'empressa de servir le nouveau secrétaire : Monsieur le Maire était présent. Puis Yanis s'efforça de rire aux plaisanteries grasses des hommes attablés autour de lui et des quolibets à l'encontre d'Etienne. L'innocent n'avait cessé de le devisager en souriant. Yanis revint de temps en temps payer sa tournée aux gars du village.

C'est chez Jocelyne, un soir, que le père Bonnefoy et son gendre déclenchèrent les hostilités. A peine surpris, les buveurs, tout comme la grosse Jocelyne, restèrent silencieux.

— Pourquoi c'est votre femme qui travaille à l'école ? Vous pouvez nous l'expliquer ?  
lança Bonnefoy.

— Parce qu'on cherchait quelqu'un et qu'elle s'est présentée, répondit Yanis.

— C'est ma femme qui devrait travailler à l'école ! s'écria le gendre.

— En plus, vous n'êtes pas d'ici ! ajouta Bonnefoy.

Yanis haussa le ton :

— En plus de quoi ? Qu'est-ce que vous insinuez ? Votre fille n'avait qu'à se présenter ! Comme mon épouse l'a fait !

Le bec cloué, Bonnefoy et son gendre avaient quitté l'estaminet, sous les rires en coin des clients. Ce que Yanis ignorait, c'est qu'avant son arrivée au village, le vieux conseiller municipal avait obtenu du maire la promesse de réserver ce travail à sa fille. Mais c'était sans compter avec la versatilité du personnage. La première fois qu'il avait reçu Yanis, l'édile, en homme concret et opportuniste, n'avait pas hésité à se renier et à mettre cet emploi dans la balance, pour Inès, afin d'être certain que Yanis acceptât le poste.

Juillet arriva. Inès, Adam et Sarah étaient en vacances. Toute la journée dehors à arpenter les ruelles du village en vélo, les petits bronzaient à qui mieux mieux. Inès en profitait pour bricoler dans la maison ou pour lire sur la terrasse. Yanis, lui, n'aurait pas de congés cette année-là.

Pendant la belle saison, rien ne changeait au village, les travaux agricoles battaient leur plein. Parfois quelques randonneurs s'arrêtaient au café. Le père Bonnefoy vint trouver Inès, un après-midi où elle se trouvait seule avec les enfants, pour rouspéter : les garnements avaient piétiné ses carrés de salade. Cela ne se reproduirait plus avait assuré la jeune femme en prenant ses deux petits contre elle. Le soir, Yanis lui recommanda de ne pas s'inquiéter, mais d'envoyer promener le vieux la prochaine fois.

Un soir les gendarmes vinrent questionner le jeune couple. Depuis quelque temps, on volait des légumes la nuit, dans les potagers, dans celui du père Bonnefoy aussi. Ce n'était pas nouveau, mais cette fois-ci, une plainte avait été déposée. On avait murmuré dans le village, on avait désigné la maison des Lyonnais. Puis l'affaire avait passé. On n'avait jamais rien su des coupables. Seuls persistaient les rumeurs.

L'été se passa sous une lourde chaleur. Tous les jours dehors, les enfants étaient devenus tout à fait mats. Mais Yanis n'aimait pas les voir traîner avec les garnements du village, surtout depuis les vols, alors il leur interdit de franchir le périmètre du jardin.

Après les moissons, on continuait de s'affairer dans les champs. Le vieux Bonnefoy était occupé à rentrer ses bottes de paille avec l'aide d'Etienne. L'orage menaçait, il fallait faire vite. Finalement, il n'avait pas construit de clôture.

C'est le premier septembre que l'incendie se déclara, sous une atmosphère étouffante, un ciel lourd, zébré d'éclairs. Il ne pleuvait pas encore. Bonnefoy ne se trouvait pas chez lui. Inès désherbait un massif de fleurs lorsque une détonation fendit le silence. La foudre venait de s'abattre. Elle appela ses enfants, hurla à s'époumoner lorsqu'elle les vit arriver en courant. Ils venaient du pré qui jouxtait la grange. Elle les serra très fort contre elle. Bientôt une odeur âcre lui piqua la gorge tandis qu'une épaisse fumée s'élevait de la grange de son voisin. Soudain le bâtiment s'embrasa. Quand les pompiers se déployèrent, la grange était en grande partie détruite.

Le soir même, Yanis fut convoqué à la gendarmerie du chef-lieu. On avait vu Adam et Sarah jouer près de la grange juste avant l'incendie. Bonnefoy, quant à lui, était formel : c'étaient les enfants de son voisin qui avaient fait le coup.

Deux heures plus tard, excédé, Yanis rentra. Bonnefoy avait porté plainte. Il retrouva Inès dans la chambre des petits.

— Ne les gronde pas trop sévèrement, lui dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Je leur avais pourtant interdit d'aller là-bas.

Les deux bambins s'étaient mis à pleurer.

— Papa, mon papa, on voulait juste jouer dans le pré, sanglotait Adam, on n'a pas brûlé la grange à Monsieur Bonnefoy.

— Je sais, répondit Yanis.

Il leur passa la main dans les cheveux, les souleva tous les deux et les embrassa.

— Ca va s'arranger, dit-il enfin.

Pourtant, il ne dormit pas cette nuit-là. Cent fois il revit l'incendie. L'atmosphère resta lourde et suffocante jusqu'à ce que l'orage éclate. Le tonnerre gronda toute la nuit et la pluie tomba sans discontinuer.

Le lundi suivant, Inès emmena les enfants à l'école et reprit le travail. Certains parents ne la saluèrent pas. La vie peinait à reprendre un cours normal.

En novembre, Bonnefoy fut débouté. L'avocat de Yanis avait bien assuré sa défense et le maire avait témoigné en sa faveur. Bonnefoy était exaspéré.

C'est dans la semaine qui suivit le jugement que les événements se précipitèrent, un soir, autour de 19h00. Il pleuvait à verse. Il faisait sombre. Yanis sortait de la mairie. Il se hâtait pour rejoindre sa voiture derrière l'église lorsqu'il fut apostrophé par trois hommes. Il reconnut Bonnefoy, son gendre ainsi qu'Etienne, l'innocent.

— Fous l'camp avant qu'on te donne une leçon ! menaçait Bonnefoy, t'as rien à faire ici ! T'as jamais été le bienvenu !

Mais Bonnefoy n'avait pas vu Etienne se glisser derrière Yanis. Soudain le colosse le saisit au cou. Rapidement Yanis suffoqua. Il se débattait mais les mains ne desserraient pas leur étreinte. Etienne riait à gorge déployée. Yanis s'évanouit. Devant la tournure inattendue des événements, Bonnefoy et son gendre prirent la fuite, laissant Etienne s'acharner sur sa victime.

Lorsque les gendarmes arrivèrent, il riait, assis sous la pluie, contemplant le corps sans vie allongé sur le sol.

On arrêta l'innocent. Aux gendarmes, au juge, aux psychiatres qui l'interrogèrent, il répondit par son sempiternel sourire. Son geste fut imputé à son handicap et il fut interné.

Le froid s'était installé. On était en fin d'après-midi, un samedi de décembre, le jour de l'arbre de Noël de la mairie. Celui qui réunissait la plupart des familles. Malgré le drame, la municipalité avait tenu, comme chaque année, à offrir un paquet de papillotes et une orange à chaque élève de l'école.

Pendant ce temps, le long du pré du père Bonnefoy, Adam regardait les restes calcinés, recouverts d'une fine pellicule de neige, de la grange de son voisin. Inès vint le chercher et l'installa avec sa soeur à l'arrière de la Clio. Elle démarra.

A la sortie du village, sur la grille du portail de la petite maison en pierre, on pouvait lire, sur la pancarte qui battait au vent : « A vendre ».